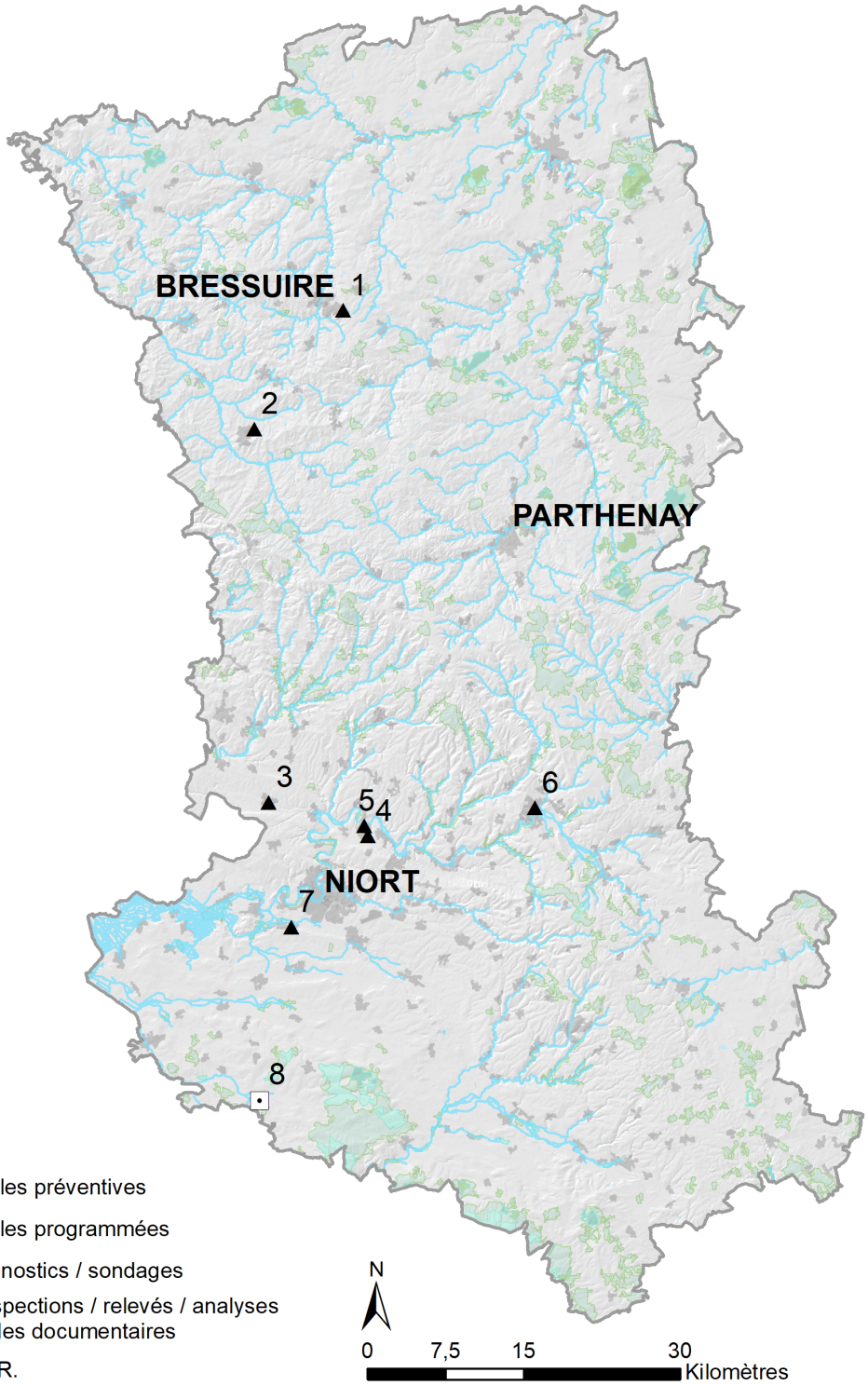
NOUVELLE-AQUITAINE
DEUX-SEVRES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 9



N°Nat.						N°	P.
207144	BESSINES	Les Pendus	MAGUER Patrick	INRAP	OPD	7	366
207206	BRESSUIRE	La Petite Richardière	MAGUER Patrick	INRAP	OPD	1	366
206976	ÉCHIRÉ	91 rue des Quatre Marie	BAKKAL-LAGARDE Marie-Claude	INRAP	OPD	5	367
206958	ÉCHIRÉ	Champ Poinçon	BAKKAL-LAGARDE Marie-Claude	INRAP	OPD	4	367
207151	MONCOUTANT	ZAE La Forestrie	MAGUER Patrick	INRAP	OPD	2	367
207051	PRISSÉ-LA-CHARRIÈRE	Tumulus C de Péré	LAPORTE Luc	CNRS	FPR	8	368
206972	SAINT-MAIXENT-L'ÉCOLE	Rue de la Marne	BOLLE Annie	INRAP	OPD	6	370
207222	VILLIERS-EN-PLAINE	44 route de Niort	BARBIER Emmanuel	INRAP	OPD	3	371

Âge du Fer

BESSINES
Les Pendus

Le diagnostic réalisé sur une superficie de 12 559 m² préalablement à la construction d'un lotissement au lieu-dit les Pendus à Bessines a permis la découverte de nouvelles structures attribuables à la période de La Tène C. Au total 970,82 m² ont été sondés (soit 7,66 % de la surface concernée) sous la forme de sept tranchées continues distantes d'environ 20 m.

L'occupation se caractérise notamment par un enclos circulaire à vocation supposée funéraire de 7 m de diamètre externe. Un petit bâtiment sur quatre poteaux situé au sud de l'enclos ainsi que diverses fosses et trous de poteaux ont également livré du mobilier attribuable à cette période, l'ensemble des découvertes se répartissant sur une superficie d'environ 6 500 m². Localisée à la base du versant du plateau calcaire dominant le marais au sud, cette occupation rappelle quelque peu la situation de celle de la Mude où un enclos quadrangulaire de La Tène C2 précède un petit enclos d'habitat de La Tène C2/D1. D'autres enclos à vocation funéraire ont également été fouillés à environ 1 km plus à l'est, en périphérie du sanctuaire de Grand Champ Est. Dans le cas du site des Pendus, si aucun ossement humain n'a été découvert, il est intéressant de noter la présence fréquente dans les structures en creux de l'âge du Fer de fragments de calcaire brûlés et éclatés par le feu. Les tessons de céramique retrouvés montrent également fréquemment des traces de chauffe et de desquamation qui pourraient être en relation avec des rituels funéraires (crémation). La question d'un secteur en bordure immédiate du golfe picton dédié principalement aux activités cultuelles et funéraires doit ainsi être posée à l'issue de ce diagnostic.

Maguer Patrick

BRESSUIRE
La Petite Richardière

Suite à un dépôt de permis de lotir déposé par la SARL Chavignon de Bressuire, concernant les parcelles ZM12 et 303 situées à la Petite Richardière à Bressuire (Deux-Sèvres), un diagnostic archéologique, prescrit par le SRA de Nouvelle Aquitaine, a été réalisé par l'Inrap sur une superficie de 14 867 m². Au total 1 341 m² ont été sondés sous la forme de quatorze tranchées continues orientées dans le sens de la pente.

Tout comme pour l'opération précédente menée en 2011 (Sanglar 2011) le diagnostic n'a livré aucun indice d'occupation ancienne dans les deux parcelles concernées.

Maguer Patrick

Époque moderne

ÉCHIRÉ
91 rue de Quatre Marie

Le diagnostic archéologique réalisé rue des Quatre Marie commune d'Échiré est contigu à l'étude d'une parcelle vue l'année précédente, rue des Ouches-Centre Bourg. Elle avait pour objet d'évaluer le potentiel de l'emprise plus proche de l'église Notre-Dame.

Six tranchées ont été réalisées permettant l'observation d'un fossé de cadastration antique, divers aménagements de cour à vocation agricole et un mur d'un probable hangar d'époque moderne dont les moellons ont été partiellement récupérés.

Bakkal-Lagarde Marie-Claude

Antiquité

ÉCHIRÉ
Champ Poinçon

Le diagnostic archéologique réalisé au lieu-dit Champ Poinçon commune d'Échiré avait pour objet d'évaluer le potentiel de l'emprise située entre la voie ferrée et une zone lotie au cours des années 2010. Cinq tranchées ont été réalisées permettant l'observation du comblement d'une paléovallée, la découverte d'un fossé de cadastration antique ainsi qu'une concentration de trous de poteau non datés appartenant à un ensemble mal structuré, hypothétiquement divers ré-aménagements à vocation agricole.

Bakkal-Lagarde Marie-Claude

Moyen Âge

MONCOUTANT
ZAE La Forestrie

Un projet de ZAE, déposée par la Communauté d'agglomération du bocage Bressuirais, au lieu-dit la Forestrie sur la commune de Moncoutant (Deux-Sèvres), est à l'origine d'une opération de diagnostic archéologique, prescrite par le SRA de Nouvelle-Aquitaine et réalisée par l'Inrap entre le 23 septembre et le 14 octobre 2019. La superficie de l'emprise était de 147 148 m². Cependant la parcelle AW 22, d'une superficie de 7 566 m², classée en zone humide, n'étant pas impactée par le projet d'aménagement, n'a pas été diagnostiquée.

Un premier ensemble de vestiges, noté site 1, localisé dans la partie sud- ouest de l'emprise, livre les éléments les plus précoces d'une activité anthropique dans cette zone, avec une datation centrée sur les XIe -XIIIe siècles. La présence d'un chemin et d'un bâtiment sur poteaux plantés dans ce secteur pourrait être en relation avec un adoucissement de la pente du vallon situé en contrebas à l'ouest, permettant un passage plus aisé du ruisseau. Cet axe de circulation, encore en activité au nord sous la forme d'un simple chemin d'exploitation, pourrait donc remonter à cette période.

La découverte d'une scorie de forge en rejet dans le fossé longeant le bâtiment pourrait témoigner d'une activité artisanale. Enfin, il convient de signaler la possible présence d'un souterrain à proximité, qui se trouverait, selon l'exploitant de la parcelle, à quelques dizaines de mètres au sud de cette occupation.

Le second site s'étend sur une superficie d'environ 1,2 ha. Il est caractérisé par la présence d'une vaste aire d'ensilage contemporaine du site 1 (XIe -XIIIe siècles), installée sur un petit promontoire, entre une voie la bordant à l'est, déjà repérée à proximité du site 1, et le petit cours d'eau à l'ouest. Quelques structures plus récentes, notamment un souterrain, plus probablement deux, et une couche d'occupation, sont datées des XIVe -XVe siècles.

Maguer Patrick

PRISSÉ-LA-CHARRIÈRE
Tumulus C de Péré

Les fouilles concernant le tumulus C de Péré ont commencé au milieu des années 1990. Elles ont d'abord permis d'identifier trois espaces sépulcraux, dont deux dolmens à couloir, correspondant à autant de projets architecturaux et de monuments différents. Une nécropole mégalithique composée d'au moins deux monuments distincts avait ainsi été recouverte par une masse tumulaire de cent mètres de long. Dix ans plus tard, au milieu des années 2000, il restait cependant à explorer toute la moitié orientale du tumulus C qui est également la plus haute et la plus large. Dans les niveaux supérieurs, la masse tumulaire apparaissait comme structurée par tout un réseau d'alvéoles organisées en travées successives. Ces travées avaient très clairement été construites de l'est vers l'ouest. Il convenait donc de définir quelle avait l'amorce de la construction dans cette partie orientale.

Cependant, au sein de cette masse tumulaire, la présence de nombreux chaînages verticaux, comme de marques localisées d'un arrêt du chantier, semblait contredire l'idée d'un développement par accrétion successive de nouvelles travées, d'est en ouest. Nous prenions alors conscience que les différentes étapes du chantier de construction devaient être lues au sein des élévations, et non au fur et à mesure des modifications que cela implique quant aux tracés du plan au sol qui précédemment étaient seuls accessibles lors de la fouille de monuments totalement ou partiellement arasés. Identifier les véritables unités de construction au sein de chaque paroi en élévation fut une première étape dans l'avancée des connaissances : il ne s'agissait pas des alvéoles à proprement parler mais bien des différentes sections de parois qui composent chacune d'entre elles.

La mise en place d'une nouvelle méthodologie susceptible de rendre compte de telles observations a concentré notre attention jusqu'au milieu des années 2010. Tenir compte des relations stratigraphiques propres à chaque unité de construction, dont le nombre se trouvait ainsi démultiplié, ne fut pas une mince affaire. Pourtant, peu à peu, nous avons été en mesure d'identifier par là même de nombreuses structures temporaires liées à la mise en œuvre du chantier de construction. Précédemment, elles étaient totalement passées inaperçues. Terrasses étagées, plans inclinés, rampes d'accès, escaliers, ou échafaudages, étaient ainsi mis en place puis noyés dans la masse au fur et à mesure de l'avancée du chantier de construction. Longtemps toutefois, l'existence même de telles structures ne pouvait être illustrée que par une construction intellectuelle.

Ce n'est qu'à partir du milieu des années 2010 que nous avons été en mesure d'identifier et de dégager simultanément sur le terrain un nombre suffisamment importants d'unités de construction homologues pour qu'une telle structuration de l'architecture se matérialise réellement aux yeux de tous. Ce que nous avions dû d'abord décomposer en de multiples unités élémentaires retrouvait ainsi une part de sa cohérence. Les plans par phases proposés à l'issue de la campagne de fouilles 2017 constituaient en quelque sorte un premier aboutissement de cette démarche, faisant apparaître tout un pan d'informations jusque-là inaccessibles malgré plus d'une centaine d'années consacrées à l'étude de ces monuments mégalithiques dans l'ouest de la France.

Les données acquises en 2019 amorcent une dernière étape dans ce sens. L'étude des soubassements de la construction, lorsqu'elle est pratiquement achevée, permet enfin d'identifier de véritables blocs de construction, réunissant jusqu'à plusieurs dizaines d'unités de construction élémentaires. On comprend alors que chaque bloc de construction voit parfois successivement la mise en œuvre de techniques distinctes, et qu'ils s'imbriquent parfois aussi de façon assez différente au fur et à mesure que l'édifice gagne en élévation. Au sein d'une même travée, le contour des différents blocs de construction superposés peut être modifié, comme s'étendre également sur l'une ou l'autre des faces allongées du monument. Ce qu'il a fallu déconstruire dans un premier temps peut-être désormais réassocié, bien que d›une façon un peu différente.

L'allongement vers l'ouest d'un noyau central d'abord édifié à l'est s'accompagne effectivement de la construction des soubassements de travées supplémentaires, par accrétions successives. Mais les contraintes techniques imposées par l'avancement d'un chantier de construction parfaitement coordonné supposent souvent de modifier les contours de chacun des blocs de construction superposés, avec d'inévitables conséquences sur les relations stratigraphiques entre les différentes sections de paroi d'alvéoles adjacentes. A l'issue de la campagne de fouilles 2019, les contours d'un noyau central d'une vingtaine de mètres de long sont désormais parfaitement établis. Ce dernier surmonte à l'ouest un gros tas de terre de plusieurs mètres de diamètre dont on ignore encore s'il recouvre ou non quelque dépôt funéraire (*cf.* fig.).

Laporte Luc

Prissé-La-Charrière - Tumulus C de Péré, «Noyau central» piégé sous la construction de l'extrémité orientale : une rampe d'accès à l'est (en orange) dessert un bloc de construction de forme trapézoïdale (en jaune), dont l'extension vers l'ouest (en vert) vient s'appuyer contre une structure déjà existante mais de nature encore indéterminée. L'ensemble mesure une vingtaine de mètres de long. (Prise de vue par drône P. Gouézin. DAO L. Laporte)

SAINT-MAIXENT-L'ÉCOLE
Rue de la Marne

Un diagnostic a été réalisé en janvier et février 2019 en pleine ville médiévale et sur une superficie de 11 340 m² correspondant à presque tout un îlot. La zone diagnostiquée s'étend du rempart de la ville (bd Denfert-Rochereau, ancienne rue des Remparts) à la Tour Chabot, château médiéval remplacé à la fin du XIXe siècle par les halles. Ce secteur, archéologiquement très sensible, correspond également à l'emplacement du couvent des Cordeliers.

La ville porte maintenant le nom de Saint-Maixent l'Ecole, en référence à l'école militaire qui s'y trouve. L'installation des militaires, à partir du XIXe siècle, a profondément modifié la physionomie de la ville, par la destruction ou la transformation de ses édifices majeurs, notamment du château. Le percement de rues, la destruction des remparts et l'importance de l'axe routier La Rochelle – Poitiers constituent également des facteurs qui tendent à masquer la ville médiévale.

Rattachée au diocèse de Poitiers, la ville de Saint Maixent s'est développée, en rive droite de la Sèvre, autour d'une abbaye fondée au Ve siècle. L'abbaye est réorganisée, fin du Ve siècle – début VIe siècle, par l'abbé Maixent. Un pèlerinage se met en place autour de son tombeau. Grâce aux donations des rois mérovingiens, l'abbaye devient prospère. L'abbé Léger sera à l'origine au VIIe siècle de la construction d'une église qui porte son nom (Saint-Léger). L'abbaye est détruite au milieu du IXe siècle lors des invasions vikings.

A leur retour, en 924, les moines construisent une troisième église, dédiée à Saint Sauveur, probablement à l'emplacement de l'actuelle église abbatiale et qui prendra le vocable de Saint-Maixent au XIe siècle. L'abbaye est alors pourvue d'une fortification, antérieure à l'enceinte urbaine (Bourgeois 2014). Des mentions du XIe siècle attestent de la présence de puissantes familles auprès de l'abbaye. La ville se dote alors de sa propre enceinte. Cette fortification délimite un espace de 700 m sur 500 m, avec six portes. Elle va servir de noyau au développement urbain, constitué d'îlots réguliers.

Le rempart, situé au nord de l'emprise, n'a pas été observé. Les premiers vestiges découverts correspondent à des creusements, interprétés pour certains comme carrières d'extraction du calcaire. Ils sont localisés aux deux extrémités de l'emprise. Au sud, près de la tour Chabot, deux carrières ont servi de dépotoir et livré de la céramique attribuable aux XI-XIIe siècles, ainsi qu'un mobilier assez abondant (faune, poissons, clé, épingle à cheveux, éperons etc.), témoignant de la proximité d'un habitat, plutôt riche, mais non observé dans les sondages ouverts.

Les premières constructions découvertes sont datées des XIIIe-XIVe siècles et correspondent d'une part, au couvent des Cordeliers qui occupe le tiers sud de l'emprise et d'autre part, à des maisons.

Un bâtiment est observé à l'angle de la rue de la Marne (ancienne rue Varaize) et de la rue du Palais. La maison présente des murs de pierre, les étages devaient être à pans de bois, au regard des nombreux restes de torchis brûlés retrouvés. Le mobilier, notamment céramique, associé aux niveaux d'occupation est daté de la seconde moitié du XIIIe siècle et du XIVe siècle. Il comporte des pichets glaçurés et décorés. On peut supposer que la maison est détruite dans le courant du XVe siècle, les matériaux ont été rejetés dans une vaste fosse dont les limites ne sont pas connues et qui pourrait correspondre à une cave.

Les Cordeliers s'installent dans la seconde moitié du XIIIe siècle au nord de la Tour Chabot. Leur rayonnement a été d'autant plus important, qu'un centre théologique y est installé au début du XIVe siècle. On ne sait toutefois presque rien de ce premier couvent détruit au cours des guerres de religion. Les sondages 1 à 10 se situent sur l'emplacement du couvent.

Des sols, foyers, niveaux d'occupation et maçonneries indiquent la présence de bâtiments qui restent toutefois difficilement identifiables, tant dans leur forme que leur fonction. On note cependant que les maçonneries respectent une orientation qui sera récurrente au fil des reconstructions de l'établissement. Ces premiers vestiges, datés de la seconde moitié du XIIIe siècle et du XIVe siècle, portent tous des traces d'incendie.

Un bâtiment sur cave est construit dans le courant des XVe-XVIe siècles. Sa maçonnerie, y compris celle de la salle excavée, est soignée et comporte en remploi la base prismatique d'une colonne attribuée à la fin du XIVe siècle. Cet élément d'ornementation est le seul élément évoquant la modénature du couvent des Cordeliers, à supposer que cet élément ne provienne pas de la démolition d'un bâtiment laïc environnant. La salle excavée est remblayée aux XVIe –XVIIe. Un mobilier abondant provient du comblement de latrines. Le verre et la céramique, datés du XVIe siècle, montre une certaine aisance, avec de la vaisselle de qualité et des importations.

Au cours des guerres de religion, le couvent a souffert de destructions. En 1568, l'église est totalement détruite, elle ne sera reconstruite qu'en 1609 (Foucher et al., 1994). L'église a été partiellement dégagée dans un sondage. De nombreux réseaux récents recoupent ses murs, ainsi que les bâtiments qui lui sont adossés au sud. Encore présente au XIXe siècle, elle apparait sur le cadastre de 1831, elle sert alors d'écurie, la gendarmerie étant installée dans les lieux.

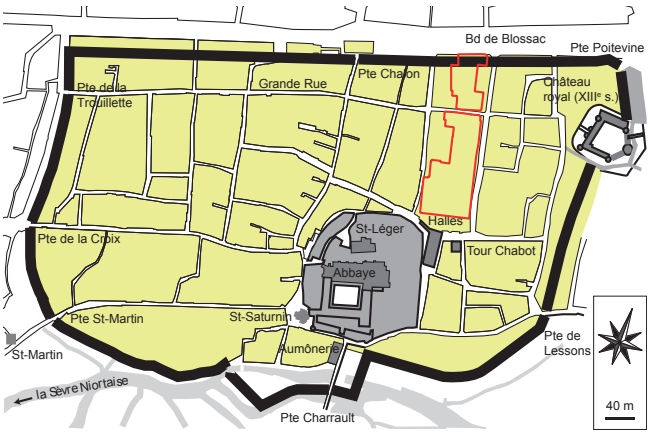
Longue de 33 m et large de 9 m, l'église ouvre à l'ouest sur la rue des Cordeliers. Elle possède un chevet plat et des maçonneries soignées, avec des blocs de remploi et un mortier fin sableux. Un escalier en vis est installé dans l'épaisseur de la maçonnerie, dans l'angle sud-est. Il correspond à une tour escalier, figurée sur une gravure de Claude Chastillon, où la façade de l'église est représentée avec son chevet plat et deux tours d'angle. Les bâtiments seront détruits à la fin du

XIXe siècle au moment où les militaires s'installent dans de nouvelles constructions.

Une sépulture est partiellement préservée entre deux réseaux qui la recoupent et le squelette incomplet n'a pas permis de diagnose sexuelle. Une bague en or était portée à la main droite, rappelant que les nobles ont soutenu cet ordre mendiant et y sont fréquemment inhumés (Favreau 1977).

Le diagnostic, bien que limité, permet de mesurer le potentiel archéologique de la ville. Sous le parking, les vestiges de l'église et des bâtiments conventuels affleurent. Le mobilier, notamment celui qui est retrouvé dans le comblement de latrines et daté du XVIe siècle, montre une riche occupation. Plus au nord, les premières maisons semblent construites à partir des XIIIe-XIVe siècles, soit au moment où le château royal est construit, en 1223.

Bolle Annie



Saint-Maixent-l'École - rue de la Marne
L'enceinte urbaine médiévale. En rouge, localisation du diagnostic
(B. Larmignat, d'ap. Bourgeois 2014)

- Bourgeis 2014
- Bourgeois L. : « La mise en défense des établissements religieux à l'époque caroligienne : les exemples de Saint-Hilaire de Poitiers (Vienne) et de Saint-Maixent (Deux-Sèvres) », in : Michel Lauwers (dir.), *Monastères et espace social, Genèse et transformation d'un système de lieux dans l'Occident médiéval*, (collection d'études médiévales de Nice, 15), Brepols 2014, p.473-502.
- Favreau 1977
- Favreau R. : « Les ordres mendiants dans le Centre-Ouest au XIIIe siècle », *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest et des musées de Poitiers*, série 4, t.14, 1977, p.9-34
- Foucher et *al*. 1994
- Foucher J., Guyonnet H. et J-M., Soumagne J., Piaugeard M. : *Saint-Maixent, au fil de ses rues, de ses monuments et de son histoire*, Société historique et archéologique du Val de Sèvre, Saint-Maixent-L'Ecole, 1994.

Moyen Âge,
Période récente

VILLIERS-EN-PLAINE
44 route de Niort

La commune de Villiers-en-Plaine est située à une quinzaine de kilomètres au nord de Niort au sein d'une plaine calcaire dédiée à la culture céréalière.

Le peuplement y est dense dès la période néolithique comme l'indiquent les nombreux sites reconnus au cours des travaux de l'autoroute A83 « Nantes-Niort » dont le tracé emprunte les vallées sèches de la plaine. Le développement du village demeure toutefois peu documenté. Deux noyaux de peuplement sont identifiés. L'un serait situé en marge du château vraisemblablement reconstruit au XIIIe siècle sur les ruines d'un premier édifice alors que l'autre serait plutôt associé à l'actuelle église paroissiale dédiée à Saint Laurent construite au XIVe siècle.

La parcelle concernée par le futur projet est limitrophe de ce second noyau de peuplement, bordée, à l'est, par une voirie probablement ancienne et, à l'ouest, par l'église dont le chevet est situé à moins d'une centaine de mètres.

Cinq tranchées de diagnostic ont été réalisées sur l'emprise du futur projet de constructions commerciales.

À l'exception du secteur situé aux abords de la voirie principale, le reste de la parcelle rend compte d'au moins trois grandes phases d'occupation.

La première est située à l'ouest, au plus près de l'église, ainsi qu'au sud du site. Celle située à l'ouest se manifeste sous la forme d'une construction maçonnée légère (probable solin) appartenant probablement à un bâtiment non identifié dans le cadre de l'opération archéologique. Plus au sud, le bâti paraît plus dense et mieux conservé. Des niveaux de sol sont notamment préservés. L'abandon de ces espaces semble assuré au cours du XIIe siècle suite au remblaiement du site possiblement soumis à de fréquentes submersions dues à des remontées de la nappe phréatique, comme cela a pu être observé au cours de l'opération. Cette couverture sédimentaire assez rocailleuse semble servir de support à la seconde phase d'occupation concentrée sur la partie centrale du futur îlot d'aménagement. Un ensemble bâti composé de nombreuses maçonneries attestant d'au moins trois phases distinctes d'aménagement a été identifié. La construction y est soignée et les sols bien construits (mortier ou terre battue). Le mobilier recueilli parmi les derniers niveaux d'occupation est relativement abondant et suggère un abandon vers la fin du XVe siècle, voire le début du XVIe siècle.

L'espace est entièrement réaménagé au cours d'une période récente. De nouveaux bâtiments sont édifiés le long de la voirie. Parmi ceux-ci, une forge a été identifiée. Abandonnée au début du XXe siècle, elle fut dans la seconde moitié du XXe siècle réhabilitée au profit d'un garage automobile et d'un nouvel ensemble bâti qui accueillait un café-restaurant jusqu'à une période récente.

Barbier Emmanuel